

AGORA **Entretien****PASCAL CHABOT****“IL FAUT EN FINIR AVEC LE MERDIQUE !”**

À la qualité, réinterprétation du “bien”, le philosophe oppose le “merdique”, dans lequel il range pêle-mêle les chaussures à usage unique, les implants mammaires percés, les jobs pourris ou les infox. **PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE PETIT**

Hannah Assouline

Image non disponible.
Restriction de l'éditeurImage non disponible.
Restriction de l'éditeur

*Traité des livres
qualités*, de Pascal
Chabot, **PUF**,
276 p., 19,90 €.

Sur le bandeau de son livre, l'éditeur avait commencé par écrire : « *Pour en finir avec le merdique* ». Il s'est rétracté. Mais le philosophe belge Pascal Chabot, né en 1973, n'a pas renoncé au concept qui se trouve au cœur de son dernier essai. Après *Global Burn-Out* (2013), qui l'avait fait connaître, il récidive avec un livre étonnant : *Traité des livres qualités*. Une réflexion menée tambour battant sur l'histoire et les attendus contemporains de « la qualité ». Elle nous met face « *aux journées de merde, aux repas de merde, aux boulots de merde [...] aux vies de merde* ». Nous l'avons interrogé pour tenter d'en sortir...

Marianne : Votre livre aborde de front toute la richesse – et toutes les ambivalences – dont le mot « qualité » est chargé. Commençons par les ambivalences. La qualité d'un produit, de l'air, de l'eau, des soins, de l'éducation,

de l'environnement : qui serait contre ? Le problème est que ce vocable est devenu un mot fourre-tout. Dans le management, le terme se pare même d'une majuscule ! Comment expliquez-vous ce phénomène ?

Pascal Chabot : Ambivalent, le terme l'est, et il est même ambigu. Car qu'est-ce que la qualité ? Chacun le sait tant qu'on ne lui demande pas de la définir. Ensuite, il hésite : la qualité d'une relation ne semble avoir rien en commun avec la qualité de l'eau. Et cependant, l'identité du terme signale la parenté entre des évaluations qui expriment ce qui lui semble positif. Mais à sa manière, subjectivement. La qualité est ainsi un terme carrefour où se rencontrent des faits, des événements et des jugements. Il fallait, me semble-t-il, s'en emparer philosophiquement, d'abord pour tenter de voir un peu plus clair dans cet imbroglio, ensuite pour caractériser les rapports de force que cache la notion. Car il existe une lutte pour l'hégémonie entre ceux qui veulent parer d'une

majuscule leur conception forcément partielle de la qualité. Enfin, il s'agit de se demander si une réflexion sur la qualité a une portée éthique. Son extension contemporaine répond à l'amenuisement des figures classiques du « bien » (le progrès, la raison, le devoir, Dieu...). Le terme de qualité est plus neutre et pluriel, caractéristique d'une société technoscientifique. Mais que dit-il de ce que nous valorisons ? L'interrogation sur la qualité fait émerger la question centrale : qu'est-ce qui nous importe ? Car dire que la qualité de vie importe, c'est enjoindre à ne pas se conduire bestialement, à faire attention.

Vous introduisez, à la page 137, le concept de « merdique ». Il vous sert de curseur pour distinguer ce que vous appelez la « qualité restreinte » et la « qualité élargie », laquelle se doit « de considérer le système tout entier et pas seulement ses aspects les plus fonctionnels », écrivez-vous. Que recoupe chez vous le mot « système » ?

Si la qualité est une réinterprétation contemporaine du « bien », lui correspond forcément une interprétation du « mal ». Le « merdique » m'a semblé pouvoir en caractériser certaines

“CE SERAIT PARLER CONTRE LE VENT QUE DE S'EN TENIR AU DISCOURS CLASSIQUE PRIVILÉGIANT LA QUALITÉ, MAUDISSANT LA QUANTITÉ.”



occurrences : chaussures à usage unique, implants mammaires percés, jobs pourris, moteurs truqués, sites Web foireux, infox... Les exemples ne manquent pas, dans lesquels le merdique est généré par la focalisation sur un aspect hyperrestreint de la chose, soit lié au profit et à l'intérêt que l'on cherche à en tirer, soit induit par un manque de compétence et d'expérience. La qualité, au contraire, ne peut émerger que si l'on considère plus globalement le système des interactions dans lequel la chose est prise. Impossible de saluer la qualité d'un mets si l'on peut savoir que des ingrédients qu'il contient impliquent la surexploitation de tels paysans ou le saccage de telles terres. Cette systémicité de la qualité élargie est le miroir de la globalisation du technocapitalisme. L'enjeu contemporain est d'y propager de la qualité plutôt que du merdique, avec lequel il faut en finir.

C'est donc parce que le merdique est partout qu'il faut résister à sa pression. Comment ?

Disons qu'il est potentiellement partout, mais que, empiriquement, il est très différemment réparti selon les espaces physiques et sociaux. Historiquement, il tend à reculer. Il n'est que de comparer la qualité de l'alimentation, de l'hygiène, des soins ou de l'information en 1900 et ce qu'elle est aujourd'hui pour s'en apercevoir, et cela presque partout sur la planète. Le progrès est massif. Mais il a aussi des rançons, qui sont nos problèmes actuels. Faire muter la mentalité utilitariste vers ce que j'appelle un « qualitarisme », conception pour laquelle la qualité de vie des individus est centrale et première, permet de ne pas restreindre l'interprétation de ce progrès en termes uniquement techniques et économiques, mais d'y inclure le progrès « subtil » (*subtela* : sous la toile, les trames fondamentales), qui concerne nos

LA QUANTITÉ,
envers de la qualité,
oblige à une nouvelle
complexification.

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

liens avec les autres,
avec ce qui fait sens,
avec la nature.

Quantité et qualité ne font pas bon ménage. Un milliard de voitures sur la Terre. Vous allez avoir du mal à convaincre les usagers, Chinois ou « gilets jaunes », d'enfourcher leur vélo...

La quantité est l'envers de la qualité, obligeant à une nouvelle complexification. Ce qui individuellement peut être de qualité devient problématique quand il se voit multiplié. L'automobile est une réussite technique et non un problème en soi, mais que chaque seconde il sorte trois nouveaux véhicules des usines de la planète, voilà qui devient problématique du point de vue environnemental. Notre civilisation est modulée par les grands nombres, elle est façonnée par le farameux. C'est un fait, ce qui signifie que ce serait parler contre le vent que de s'en tenir au discours classique privilégiant la qualité, maudissant la quantité. Car la quantité, c'est aussi la démocratisation. Le milliard de voitures qui suscite à raison le vertige a permis bien des émancipations. Voyez le scandale que c'est que de priver les femmes de permis de conduire dans certains pays. On ne sort pas de la perplexité. C'est pourquoi l'enjeu ➤



Alexis Bastin / Readymade-Images / Plainpicture

“L'ÉCOLOGIE A GAGNÉ deux combats : celui de la sensibilisation et celui de la compréhension d'une communauté de destin entre l'homme et la nature.”

► contemporain est de trouver de nouveaux nouages entre les deux notions plutôt que de les opposer. Tenter la qualité en quantité. Pour ce qui est du vélo : oui, il est pour certaines personnes un symbole de qualité de la mobilité. Mais cela dépend où et pour qui. Dès que l'on s'interroge sur les manières et les modes, on se doit de penser de manière multimodale : il n'y a pas une manière qui serait la seule bonne. La relativité des qualités est un pluralisme.

La qualité, c'est aussi le contrôle de la qualité, dont s'occupe l'Afnor, l'Agence française de normalisation,

créée en 1926 et qui a fusionné en 2004 avec l'Association française pour l'assurance de la qualité. Vous n'êtes pas tendre avec cette agence...

Le destin d'une société de la connaissance est de devenir une société du contrôle ! Or nous sommes ambivalents avec ce dernier. Le mot nous fait peur, être contrôlé répugne à nos mentalités autonomes. Mais le contrôle des ascenseurs, des métros, de la quantité de pesticide, des protocoles de transfert d'information ou des actes médicaux sont essentiels à nos vies. Partout règne le contrôle de la qualité. Sans les normes ISO et les agences qui les mettent en

œuvre, le monde se déliterait. Je ne suis pas dur avec ces agences, mais je commente leur empire et aperçois avec d'autres qu'une nouvelle normativité, extrajuridique, s'y déploie, ce qui pose un problème politique. Qui contrôle les contrôleurs ? Sans compter que la qualité peut s'accompagner d'une bureaucratiation et que la multiplication des normes rend parfois leur application impossible. Imaginez ce qu'est la lecture du référentiel de qualité d'un sous-marin nucléaire !

Quelle serait alors, au regard de ce que vous appelez les « libres qualités », votre profession de foi écologique ?

L'écologie a gagné deux combats : celui de la sensibilisation et celui de la compréhension d'une communauté de destin entre l'homme et la nature. Mais le plus dur reste à faire, qui est de transformer le technocapitalisme sans technophobie ni antiéconomisme. L'avenir de l'humanité s'inscrit dans les villes. Or qu'est-ce qu'être environnementaliste dans une cité de béton, parmi 15 ou parfois 40 millions de personnes ? On ne l'a pas encore inventé, mais beaucoup cherchent. Les anciens réflexes sont de peu de secours ; ni la haine du béton, ni la nostalgie de dame nature, ni la peur de la surpopulation ne suffisent à construire un projet commun. De nouvelles mentalités sont nécessaires, mais aussi de nouveaux dispositifs scientifiques et techniques pour l'énergie, l'information ou l'alimentation. A ce sujet, l'on fait beaucoup reposer la transition sur la consommation et les choix des consommateurs. Mais il ne suffit pas de faire évoluer la demande, c'est-à-dire les citoyens. L'offre est également cruciale. Les entreprises, par leur puissance, façonnent la planète. Les grands leviers d'action sont entre leurs mains. C'est donc qu'il faut aussi les responsabiliser environnementalement. Là encore, c'est une question de qualité élargie. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PH.P.

“LA MULTIPLICATION DES NORMES PEUT RENDRE LEUR APPLICATION IMPOSSIBLE. IMAGINEZ CE QU'EST LA LECTURE DU RÉFÉRENTIEL DE QUALITÉ D'UN SOUS-MARIN NUCLÉAIRE !”